



**HAL**  
open science

# Récits situés : épistémologies critiques, savoirs situés et littératures documentaires

Marie-Jeanne Zenetti

► **To cite this version:**

Marie-Jeanne Zenetti. Récits situés : épistémologies critiques, savoirs situés et littératures documentaires. Presses universitaires de Liège. Réarmements critiques dans la littérature contemporaine, 2022, 978-2-87562-306-5. hal-04512760

**HAL Id: hal-04512760**

**<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-04512760v1>**

Submitted on 21 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Récits situés : épistémologies critiques, savoirs situés et littératures documentaires

1. Le « tournant éthique » en littérature et art contemporains ou la belle mort de la critique

Si l'on choisit d'entendre par « critique » une mise en crise de discours et de représentations considérés comme dominants, on peut repérer deux grandes orientations critiques au sein de la production littéraire contemporaines, lesquelles renvoient non seulement à des formes et à des catégories génériques distinctes, mais aussi à des catégories d'acteurs du champ littéraire, voire à des sous-domaines de recherche, qui ne se recoupent pas tout à fait. D'un côté, on trouve une production poétique héritière de traditions avant-gardistes et attachée à déconstruire les discours politiques, publicitaires et médiatiques, remobilisant des techniques telles que le montage ou le *cut-up*. Appuyé sur un réseau de maisons d'éditions spécialisées (Al Dante, La Fabrique, par exemple), ce milieu poétique, bien que traversé par des divergences et des oppositions, réfléchit activement, et souvent collectivement, à la possibilité pour l'écriture littéraire de se constituer en arme<sup>1</sup> et aux modalités d'écriture d'une poésie émancipatrice susceptible de nourrir les luttes politiques<sup>2</sup>. On peut identifier un second ensemble constitué par une littérature narrative, beaucoup plus éclatée que la production poétique en termes d'acteurs, de publics, de réseaux de diffusion, et dont la réception est plus large : celle qu'on désigne parfois sous les noms de « non-fiction », de « littérature factuelle », ou de « littérature documentaire<sup>3</sup> ». Ces écritures semblent faire partie des objets littéraires les plus à même de porter un discours critique sur l'histoire ou sur l'actualité, en tant qu'elles se donnent le réel pour objet. On peut toutefois s'interroger sur la portée critique de la plupart des œuvres rassemblées sous ce terme. Si celle-ci n'est pas absente, elle est largement supplantée, dans les métadiscours des écrivains et des autres acteurs du champ, dont les journalistes et les chercheurs, par des arguments et une visée qu'on peut, après Jacques Rancière, qualifier d'« éthiques ».

Dans *Malaise dans l'esthétique*<sup>4</sup>, Rancière défend l'idée que la politique et l'esthétique connaîtraient actuellement un « tournant éthique ». L'éthique, « mot à la mode », est associé par Rancière non à la morale, mais au consensus, là où la politique, au contraire, se fonde sur le « dissensus ». L'art d'aujourd'hui n'assumerait plus, selon le philosophe, sa fonction

---

<sup>1</sup> Voir par exemple Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize, Christophe Hanna, Hughes Jallon, Manuel Joseph, Jacques-Henri Michot, Yves Pagès, Véronique Pittolo, Nathalie Quintane, « *Toi aussi, tu as des armes* ». *Poésie et politique*, Paris, La Fabrique, 2011.

<sup>2</sup> Sur cette question, voir le projet de recherche « Fiction littéraire contre storytelling » (2014-2016, Paris Sorbonne, CRLC/OBVIL) coordonné par Danièle Perrot-Corpet, notamment : D. Perrot-Corpet (dir.), *Comparatismes en Sorbonne*, n° 7, « Fiction littéraire contre storytelling : formes, valeurs, pouvoirs du récit aujourd'hui », 2016, [en ligne] ; D. Perrot-Corpet et J. Sarfati-Lanter, « Littérature contre storytelling avant l'ère néolibérale. Pour une autre histoire des engagements littéraires au XX<sup>e</sup> siècle », *Raison publique*, juin 2018, [en ligne] ; D. Perrot-Corpet et J. Sarfati Lanter, « Pratiques contre-narratives à l'ère du storytelling. Littérature, audiovisuel, performances », Actes du colloque international des 22-24 juin 2016, Université Paris-Sorbonne, *Fabula*, juin 2019, [en ligne].

<sup>3</sup> Voir notamment : Alison James et Christophe Reig (dir.), *Frontières de la non-fiction. Littérature, cinéma, arts*, Rennes, PUR, 2014 et Colloque international « Territoires de la non-fiction » organisé par Philippe Daros, Alexandre Gefen et Alexandre Prstojevic, Université Paris 3, 7-9 décembre 2017.

<sup>4</sup> Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004.

critique, et la réflexion esthétique tendrait à « se redistribuer entre une vision de l'art qui le voue au service du lien social et une autre qui le voue au témoignage interminable de la catastrophe<sup>5</sup> ». Ces deux horizons, que ce soit sous la forme du ressassement de la violence historique ou d'une entreprise de réparation qu'on peut juger inoffensive, sur le modèle de l'art relationnel<sup>6</sup>, présentent donc le risque d'une suspension du geste critique et de l'action politique.

On peut appliquer cette grille de lecture à la littérature. La critique littéraire contemporaine, tout en se félicitant assez largement d'un « retour du référent<sup>7</sup> » après ce qu'elle décrit parfois en termes d'impasses formalistes, privilégie souvent la notion d'« implication » à celle d'« engagement<sup>8</sup> », une pensée de l'agentivité à une pensée de l'action<sup>9</sup>, et une logique réparatrice<sup>10</sup> à une logique révolutionnaire. Les termes et les catégories mobilisées pour penser et décrire le fait littéraire participent ainsi, en orientant la production et la réception, d'une dilution du politique et d'un « tournant éthique ». L'appellation « littératures documentaires » sera pour cette raison préférée ici à celles de « non-fiction » et de « littératures factuelles », car elle inscrit les objets et les pratiques étudiées sous ce terme dans une tradition intellectuelle ouvertement critique, héritée de la *Dokumentarliteratur* allemande<sup>11</sup>, plus que dans une perspective davantage descriptive, poéticienne, telle qu'elle s'est développée en France avec et après les travaux de Gérard Genette<sup>12</sup>.

Le « tournant éthique » en littérature et en arts visuels se manifeste dans les métadiscours sous la forme d'un ensemble d'arguments qui peuvent servir à désamorcer ou à enrayer le geste critique. On compte parmi eux le souci de la singularité, que Florent Coste analyse en termes de singularisme, critiquant les discours de défense d'une « granularité fine » qui valorisent la littérature en tant qu'elle serait apte à rendre compte du contingent et des existences individuelles, par opposition aux sciences sociales qui auraient à charge de représenter des

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>6</sup> Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Les presses du réel, 2001.

<sup>7</sup> Dominique Viart, « Introduction », dans Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent – Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.

<sup>8</sup> Bruno Blanckeman, *Les Fictions singulières. Étude sur le roman français contemporain*, Saint-Légier, Suisse, Prétexte, 2002 ; Sonya Florey, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013 ; Jean-François Hamel, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », dans Laurence Côté-Fournier, Elyse Guay, Jean-François Hamel (dir.), *Politiques de la littérature. Une traversée du XX<sup>e</sup> siècle français, Cahier Figura*, vol. 35, 2014 ; D. Viart, « Fictions critiques : la littérature contemporaine et la question du politique », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey, Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire, XVI<sup>e</sup>- XXI<sup>e</sup> siècles*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006.

<sup>9</sup> Voir par exemple : Christophe Hanna, « Comment se mobilisent les publics (l'écriture comme écosystème) », in Florent Coste, *Explore. Investigations littéraires*, Paris, Questions Théoriques, 2017, p. vii-xxii ou Nancy Murzilli, « Formes littéraires à l'essai. Sur l'agentivité collective des écritures hors du livre », *Littérature*, 2018/4, N° 192, p. 19-30.

<sup>10</sup> Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, José Corti, 2017.

<sup>11</sup> Heinz Ludwig Arnold et Stephan Reinhardt (dir.), *Dokumentarliteratur*, Munich, Boorberg, 1973.

<sup>12</sup> Le terme de « non-fiction », comme celui de « littérature factuelle » que lui préfère Gérard Genette, est associé à une entreprise de catégorisation de la production existante et de définition de ses frontières, internes et externes. C'est la question que pose *Fiction et diction* : comment tracer la ligne de partage entre littéraire et non-littéraire, et, au sein de la catégorie « Littérature », quels sous-ensembles peut-on distinguer et selon quels critères ? C'est aussi la question que soulève le recours aux métaphores spatiales : qu'il s'agisse de s'interroger sur les « frontières » ou sur les « territoires » de la non-fiction, elles prolongent l'entreprise classificatoire qui sous-tend autant les tableaux de Genette que les tables des librairies. Gérard Genette, « Récit fictionnel et récit factuel », dans *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991.

phénomènes collectifs ou globaux<sup>13</sup>. Un certain nombre de métadiscours ont aussi en commun de souligner la dimension empathique propre à l'expérience littéraire, rendue possible par la projection symétrique des subjectivités de l'écrivain et des lecteurs, de façon à favoriser la rencontre ou la communion autour de certains affects<sup>14</sup>. De telles théories s'appliquent de manière privilégiée à des formes comme le récit de vie<sup>15</sup> ou l'enquête sur les traces des anonymes de l'histoire, de W. G. Sebald à Patrick Modiano. Elles s'adossent à des pratiques littéraires, et plus généralement artistiques, qui réinvestissent les modèles historiographiques et ethnographiques, mais sans la prétention de produire des savoirs généraux.

On peut donc aussi situer ces formes et ces pratiques littéraires dans le prolongement d'un « tournant ethnographique » analysé dès 1996 par l'historien de l'art Hal Foster<sup>16</sup>. Celui-ci l'identifie comme un « nouveau paradigme dans l'art progressiste de gauche », dans un texte intitulé « L'artiste comme ethnographe », en référence à une conférence de 1934 de Walter Benjamin, « L'artiste comme producteur », qui interroge les relations entre autorité artistique et politique culturelle et qui invite les artistes de gauche à prendre le parti du prolétariat. Foster estime que, à la fin des années 1990, « le sujet de la solidarité a changé : désormais c'est au nom de l'*autre* (culturel et/ou ethnique) que l'artiste se bat le plus souvent<sup>17</sup> ». Il interroge ensuite « ce glissement d'un sujet défini en termes de *relations économiques* vers un sujet défini en termes de *identité culturelle* », qui présente à ses yeux un risque de « sur-identification à l'*autre* (par engagement, par exotisation du soi, etc.) pouvant compromettre cette altérité<sup>18</sup> ». Il convient de situer ces remarques dans le contexte intellectuel qui est le leur : le début des années 1990 a vu le développement dans le champ académique nord-américain des *studies* (*feminist studies*, *gender studies*, *postcolonial studies*, *black studies*, *queer studies*, etc.), et Foster définit manifestement sa pensée en réaction à ce phénomène. Ces approches porteuses d'un renouvellement critique se sont imposées plus tardivement dans le champ français, et peut-être faut-il voir dans le « tournant éthique » des études littéraires françaises contemporaines une réponse à cette redistribution institutionnelle des domaines du savoir. Reste que les critiques formulées par Foster à l'encontre de la fétichisation de l'altérité sont toujours d'actualité, qu'il s'agisse de penser les limites de certaines littératures « de terrain<sup>19</sup> » et d'une posture d'écrivain-ethnographe allant à la rencontre des « vraies gens », au risque parfois d'une exotisation de la misère<sup>20</sup>, ou d'interroger certaines projections fantasmatiques des écrivains

---

<sup>13</sup> Florent Coste, « Littérature et théorie littéraire à l'ère du singularisme », *Tracés. Revue de Sciences humaines* n° 34, 2018, [en ligne].

<sup>14</sup> Voir par exemple : Emmanuel Bouju et Alexandre Gefen (dir.), *L'Emotion, puissance de la littérature ?*, Pessac, PU de Bordeaux, 2013.

<sup>15</sup> Alexandre Gefen, *Inventer une vie. La fabrique littéraire de l'individu*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015.

<sup>16</sup> Hal Foster, « L'artiste comme ethnographe ou la 'fin de l'histoire' signifie-telle le retour de l'anthropologie ? », dans *Face à l'histoire, 1933-1996*, Paris, Editions du centre Pompidou, 1996, p. 498-505 ; repris sous le titre « Portrait de l'artiste en ethnographe », in *Le Retour du réel. Situation actuelle de l'avant-garde [The Return of the Real]*, Bruxelles, La Lettre Volée, 2005 [1996], p. 213 sq.

<sup>17</sup> p. 216.

<sup>18</sup> p. 246.

<sup>19</sup> J'emprunte cette expression aux travaux de Dominique Viart. Voir notamment : Dominique Viart et Alison James (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, n° 18, juin 2019, [en ligne].

<sup>20</sup> C'est le sens de la critique qu'adressent Philippe Roussin et Marc Pataut à l'ouvrage de William T. Vollmann, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?* Marc Pataut et Philippe Roussin, « Photographie, art documentaire », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 11, 2011, [en ligne]. William T. Vollmann, *Poor People*, New York, CCC (HarperCollins), 2007. William T. Vollmann, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?*, traduction Claro, Arles, Actes Sud, 2010.

sur leurs objets. Dans un certain nombre de récits d'enquête contemporains, la suspension de la dimension critique et politique du discours au détriment du consensus éthique va ainsi de pair avec une mise entre parenthèse des contraintes déontologiques et méthodologiques qui encadrent les pratiques scientifiques de terrain, et dont les écrivains peuvent quant à eux plus facilement s'abstraire<sup>21</sup>.

## 2. Épistémologies des marges : savoirs situés et écritures de terrain

Ce phénomène invite à questionner le topos d'un dialogue entre arts et sciences sociales qui a tendance à en gommer la dimension conflictuelle<sup>22</sup>, et à interroger ce que les écritures documentaires peuvent apporter à une critique de la fabrique du savoir. C'est ce que je propose d'appeler *l'hypothèse tératologique*, en référence à une citation de *L'Ordre du discours*, de Michel Foucault :

[À] l'intérieur de ses limites, chaque discipline reconnaît des propositions vraies et fausses ; mais elle repousse, de l'autre côté de ses marges, toute une tératologie du savoir. L'extérieur d'une science est plus et moins peuplé qu'on ne le croit : bien sûr, il y a l'expérience immédiate, les thèmes imaginaires qui portent et reconduisent sans cesse des croyances sans mémoire ; mais peut-être n'y a-t-il pas d'erreurs au sens strict, car l'erreur ne peut surgir et être décidée qu'à l'intérieur d'une pratique définie ; en revanche, des monstres rodent dont la forme change avec l'histoire du savoir<sup>23</sup>.

La littérature et les arts documentaires appartiennent à ces franges incertaines de l'économie discursive : même si les productions artistiques sont valorisées symboliquement, elles ne sont pas investies en vérité sur le même mode que les discours scientifiques ou journalistiques. Elles appartiennent ainsi, à leur manière, à ce que l'historienne des sciences Donna Haraway nomme « le grand terrain souterrain des savoirs assujettis<sup>24</sup> ». Or, une des idées majeures développées par les épistémologies féministes consiste à dire que c'est depuis les marges du savoir qu'on peut critiquer le savoir. Les discours peu ou pas valorisés d'un point de vue scientifique peuvent permettre d'élaborer des épistémologies et des méthodologies parallèles, sauvages, qui interrogent les modalités de production et de circulation des savoirs légitimes. Elsa Dorlin, dans *Sexe, genre, sexualité*, consacre un chapitre aux épistémologies féministes et utilise la pensée de Foucault pour définir les savoirs féministes (pluralisés, marginalisés, locaux) contre le savoir

---

<sup>21</sup> C'est ce que Bernard Lahire analyse en termes de faible institutionnalisation du champ littéraire, par opposition à l'institutionnalisation forte du champ de la recherche scientifique qui encadre, réglemente et vérifie la production de discours par les pairs. Bernard Lahire, « Publicisation de la littérature et frontières invisibles du jeu littéraire », *Littérature*, vol. 160, n° 4, 2010, p. 20-29.

<sup>22</sup> Sur la violence et la dimension de contrôle inhérentes aux pratiques scientifiques de terrain et à leur ressaisie littéraire, je renvoie aux travaux de Mathilde Roussigné, « Le terrain : une affaire de discipline ? Généalogie d'une pratique et confluences indisciplinaires », in D. Viart et A. James (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, n° 18, juin 2019, [en ligne] et « Quelles politiques du terrain en littérature contemporaine ? Enquêtes, entretiens et interventions dissensuelles », dans Christiane Vollaire et Philippe Bazin (dir.), *Sur le terrain*, Montigny-sur-Canne, Sétrogran, 2017.

<sup>23</sup> Michel Foucault, *L'Ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard, 1971, p. 35.

<sup>24</sup> Donna Haraway, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, Paris, Exils éditeur, 2007[1988], p. 118-119.

légitime<sup>25</sup>. Elle montre que la production de savoirs sur, par et pour les femmes a pris différentes formes, dont les groupes de conscience et de parole non mixtes, et ce qu'elle nomme les « expertises sauvages ».

Les expertises sauvages consistent à produire du savoir en tant qu'objet *et* sujet de connaissance, à devenir l'expert informé de soi-même. Elles viennent contester le savoir dominant qui prend pour objet les femmes, objectivent leurs corps, leurs paroles ou leurs expériences. En court-circuitant le savoir dominant, et plus particulièrement gynécologique ou sexologique, les femmes ont produit des savoirs sur leur sexualité et leur santé, se sont réapproprié leur propre corps, en inventant ou en expérimentant des techniques de plaisir comme de soin<sup>26</sup>.

Il s'agit donc pour des objets de connaissance de s'ériger en sujets de connaissance, au moyen d'une expertise sauvage fondée sur l'expérience et définie en réaction à un savoir légitime, jugé extérieur, qu'elle vient contester. Dorlin insiste sur les conséquences épistémologiques de ces discours qui « bouleversent l'économie du savoir » :

Ces savoirs féministes ne produisent pas seulement un nouveau savoir sur les femmes, ils disqualifient à leur tour la « connaissance vraie », ils bouleversent l'économie du savoir lui-même et la distinction entre sujet et objet de connaissance<sup>27</sup>.

Ils ont ainsi servi à critiquer le privilège épistémique accordé à des représentations déterminées par les seules conditions matérielles d'existence des hommes<sup>28</sup> et à déconstruire les postures de connaissance désincarnées.

La portée critique des écritures « de terrain » pourrait être pensée sur ce modèle de l'expertise sauvage, dans sa dimension polémique et politique. Les épistémologies féministes se sont en effet attachées à définir les productions intellectuelles comme le produit de rapports sociaux<sup>29</sup> et à questionner les effets de pouvoir générés par les discours identifiés comme scientifiques, en mettant en avant le fait que la science, loin d'être cantonnée à la théorie, agit sur le corps des femmes (via les discours médicaux et psychanalytiques, par exemple) autant que sur leur parole. Or les questions liées au partage de la parole et à la valeur attribuée aux paroles négligées sont au cœur des pratiques documentaires.

Pour autant, un tel rapprochement ne doit pas amener à confondre, d'une part, les discours de savoir minorés émanant d'un groupe socialement dominé (les femmes en tant que sujet politique), d'autre part, des discours artistiques eux aussi relativement marginalisés dans l'économie de la connaissance<sup>30</sup>, mais valorisés symboliquement et parfois économiquement en tant qu'art, dont la production et la réception sont généralement pensées comme celles d'individus (l'artiste, l'écrivain). De plus, il ne suffit pas pour produire une expertise sauvage

---

<sup>25</sup> Elsa Dorlin, « Épistémologies féministes », in *Sexe, genre et sexualités : introduction aux philosophies féministes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, p. 9 sq.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.12-13.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>28</sup> Nancy Hartsock parle à ce sujet de « masculinité abstraite » du sujet connaissant. Nancy Hartsock, « The Feminist Standpoint : Developing the ground for a specifically feminist historical materialism » [1983], dans S. Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, NY, Routledge, 2003, p. 44.

<sup>29</sup> Voir notamment Christine Delphy, *L'Ennemi principal* (Tome 1): *Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998, p. 274.

<sup>30</sup> Le développement récent dans le champ académique français des pratiques de recherche-crédation invite toutefois à nuancer cette affirmation. Voir par exemple : Erin Manning & Brian Massumi, *Pensée en acte – Vingt propositions pour la recherche-crédation*, Trad. Armelle Chrétien, Dijon, Presses du réel, 2018 [2014].

de parler depuis sa propre expérience, encore moins de valoriser les paroles marginalisées. À quelles conditions le discours littéraire peut-il alors relever de l'expertise sauvage, et donc d'une critique des savoirs ? On peut faire l'hypothèse qu'en examinant les arguments épistémologiques avancés par les penseuses féministes, on pourrait élaborer des approches critiques de ces productions artistiques et littéraires et penser différemment leur rapport aux savoirs institués.

Je me limiterai ici à l'examen d'une notion qui a constitué un apport important au champ des *science studies* : celle de « savoir situé » ou « théorie du point de vue » ou du « positionnement », qui tend à se diffuser largement dans les discours médiatique et la recherche, au risque parfois d'un certain flottement notionnel. Il n'existe pas une théorie unifiée du « positionnement », mais son émergence dans les débats est généralement associée à la publication, en 1983, de l'article "The Feminist Standpoint" de la philosophe et politologue Nancy Hartsock<sup>31</sup>. Dans ce texte, elle développe le concept de « positionnement » ou « point de vue » (*standpoint*), en s'appuyant sur la théorie marxiste qui postule que la position privilégiée pour décrire les rapports de domination est celle des dominés – en l'occurrence, le prolétariat, dont il s'agit d'élucider les conditions matérielles d'existence. L'idée défendue est que certains aspects du monde social peuvent devenir visibles et être pensés depuis la vie matérielle des femmes (en tant que groupe subordonné dans des sociétés marquées par les clivages hiérarchiques de race, sexe et classe). Cela implique la production d'un savoir depuis le vécu des femmes, mais plus encore l'idée d'un privilège épistémique accordé aux points de vue minoritaires et minorisés. Pour autant, il ne s'agit pas seulement de valoriser des expériences individuelles contre l'idée d'objectivité scientifique. La constitution d'un point de vue suppose l'identification à un groupe dominé, partant une dimension collective et partagée de cette expérience. Le projet épistémologique de Nancy Hartsock consiste ainsi à porter attention aux points de vue marginaux (*outsiders*) en tant qu'ils offriraient des ressources cognitives spécifiques déconsidérées par les savoirs légitimes.

L'épistémologie du positionnement a ainsi cherché à éclairer les valeurs et les intérêts politiques, économiques et institutionnels à l'œuvre dans la communauté scientifique, qu'une objectivité entendue comme neutralité échoue à penser, dans la mesure où elle situe, de façon implicite et trompeuse, les productions scientifiques hors du monde social. La philosophe Sandra Harding qualifie une telle objectivité de « faible » et lui oppose un programme d'objectivité « forte » reposant sur un double principe : la prise en compte des positions et des visions minoritaires, dans le cadre d'une démarche féministe élargie (au-delà des seules femmes) ; et un principe de réflexivité qui prenne en compte les conditions matérielles d'existence des chercheurs et chercheuses autant que leurs intérêts<sup>32</sup>. Il s'agit pour elle de théoriser l'impossibilité pour tout savoir d'être produit hors du monde social, afin de considérer cette donnée en tant qu'elle constitue un bénéfice pour l'objectivité scientifique plutôt qu'une atteinte à celle-ci. Les théories du point de vue permettent ainsi d'interroger la dimension politique des discours scientifiques et les intrications de savoir et de pouvoir qui les sous-tendent. Cette critique des discours scientifiques légitimes implique la prise en compte du fait que les productions scientifiques ne s'élaborent pas hors du monde social – ce qui, bien entendu,

---

<sup>31</sup> Nancy Hartsock, « The Feminist Standpoint », art. cit.

<sup>32</sup> S. Harding, « "Strong Objectivity": A Response to the New Objectivity Question », *Synthese*, Vol. 104, n° 3, *Feminism and Science* (Septembre 1995), p. 331-349.

vaut aussi pour les productions artistiques et littéraires. Ces approches offrent des outils pour penser une épistémologie depuis les marges du savoir, et pour élaborer des outils critiques permettant d'appréhender des textes au statut incertain, entre sciences sociales et littérature.

### 3. *Regarde les lumières mon amour* : tentative littéraire d'« expertise sauvage »

On peut faire le pari qu'une telle réflexion épistémologique s'élabore non seulement dans le champ académique, chez les philosophes et au sein des discours métadisciplinaires, mais aussi en dehors, et notamment dans les discours artistiques, qui se saisissent, sur un mode souvent indirect, des questions liées à la production des savoirs. C'est ce que cherchera à montrer la dernière partie de cet article, à partir de l'exemple d'un ouvrage d'Annie Ernaux. Paru en 2014 dans le cadre du projet « Raconter la vie » initié par Pierre Rosanvallon, *Regarde les lumières mon amour* rassemble des notes prises pendant un an de visites à l'hypermarché Auchan du centre commercial des Trois-Fontaines, à Cergy-Pontoise<sup>33</sup>. Ernaux, même si elle ne se définit pas comme écrivaine féministe, est nourrie de lectures féministes et cette dimension apparaît nettement dans le regard qu'elle porte sur l'hypermarché : elle souligne ainsi sa colère face aux rayons jouets divisés en « fille » et « garçon », ou se souvient d'une discussion entre jeunes gens au sujet d'une grossesse non désirée. Très influencée aussi par sa lecture des travaux de Pierre Bourdieu<sup>34</sup>, elle a publié des récits qui manifestent une conscience aiguë de diverses situations vécues comme des expériences de dominations liées au genre et à la classe.

Si ce texte peut se lire sur le mode de l'expertise sauvage, c'est d'abord parce qu'il se présente comme une tentative de production d'un savoir local, fondé sur une fréquentation prolongée et régulière de l'hypermarché par Ernaux. Il n'obéit donc pas à la logique d'une participation observante : l'autrice a été et restera cliente de l'hypermarché avant et après l'écriture. Consommatrice avant d'être observatrice, Ernaux se décrit parcourant les lieux « avec [s]a liste de courses à la main, [s]'efforçant simplement de prêter une attention plus soutenue que d'ordinaire à tous les acteurs de cet espace, employés et clients, ainsi qu'aux stratégies commerciales<sup>35</sup> ». Cette situation particulière d'écriture engage une forme littéraire spécifique, qui affirme sa différence par rapport aux pratiques scientifiques – ethnographiques notamment – renvoyées à leur « systématisme » :

Pas d'enquête ni d'exploration systématiques, donc, mais un journal, forme qui correspond le plus à mon tempérament, porté à la capture impressionniste des choses et des gens, des atmosphères. Un relevé libre d'observations, de sensations, pour tenter de saisir quelque chose de la vie qui se déroule là<sup>36</sup>.

Cette posture d'apparente modestie n'empêche pas la valorisation de cette expérience contre l'ignorance qu'en ont des individus présentés comme des dominants, à savoir « les femmes et les hommes politiques, les "experts", tous ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans un

---

<sup>33</sup> Annie Ernaux, *Regarde les lumières, mon amour*, Paris, Seuil, coll. « Raconter la vie », 2014.

<sup>34</sup> Voir notamment Annie Ernaux & Isabelle Charpentier, « "La littérature est une arme de combat" », dans Gérard Mauger (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Paris, éditions du Croquant, 2005, p. 159-176 et I. Charpentier, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire..." », *CONTEXTES*, [En ligne], 1 | 2006.

<sup>35</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières*, op. cit., p.15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

hypermarché [et qui] ne connaissent pas la réalité sociale de la France d'aujourd'hui<sup>37</sup> ». Elle s'accompagne de la contestation de discours présentés comme abstraits et arrogants sur l'hypermarché, où l'on sent poindre la critique contre Marc Augé et son analyse des non-lieux :

J'y ai vu l'occasion de rendre compte d'une pratique réelle de leur fréquentation, loin des discours convenus et souvent teintés d'aversion que ces prétendus non-lieux suscitent et qui ne correspondent en rien à l'expérience que j'en ai<sup>38</sup>.

C'est donc bien au nom d'une expérience d'abord féminine (liée au travail domestique) et qui n'est pas partagée par les classes supérieures qu'Ernaux écrit sur la grande surface. Ce faisant, et malgré l'angle « impressionniste » revendiqué, il s'agit moins de rendre compte d'un vécu individuel que d'une condition commune : celle de clients et clientes de l'hypermarché, définis comme une « communauté de désirs<sup>39</sup> », mais qui partagent aussi certaines conditions matérielles d'existence. Attentive au contrôle exercé par l'hypermarché, à la violence dissimulée derrière le moindre encart<sup>40</sup>, Ernaux élargit son point de vue aux dimensions d'un collectif d'individus dominés et résignés, mais sans exclure un utopique horizon révolutionnaire<sup>41</sup>. La logique à l'œuvre dans ce livre, comme dans d'autres de l'autrice, rappelle ainsi le principe des groupes de conscience, qui consiste à « dépsychologiser et [...] désindividualiser le vécu des femmes, afin d'y reconnaître les multiples expressions d'une commune condition sociale et historique<sup>42</sup> ». Il s'agit de donner à des expériences singulières une dimension et une signification nouvelles : celles d'un vécu partagé et d'une expérience collective de l'oppression. En d'autres termes : penser le personnel comme politique<sup>43</sup>.

Cette démarche est l'occasion pour Ernaux d'interroger les hiérarchies que véhicule le réalisme littéraire en excluant certains objets et certaines expériences de ses représentations. Elle note ainsi :

Je m'étais demandée pourquoi les supermarchés n'étaient jamais présents dans les romans qui paraissent, combien de temps il fallait à une réalité nouvelle pour accéder à la dignité littéraire.

Hypothèses, aujourd'hui :

- 1) Les supermarchés sont liés à la subsistance, affaire des femmes, et celles-ci en ont été longtemps les utilisatrices principales. Or ce qui relève du champ d'activité plus ou moins spécifique des femmes est traditionnellement invisible, non pris en compte, comme d'ailleurs le travail domestique qu'elles effectuent. Ce qui n'a pas de valeur dans la vie n'en a pas pour la littérature.
- 2) Jusqu'aux années 1970, les écrivains, femmes et hommes confondus, étaient majoritairement d'origine bourgeoise et vivaient à Paris où les grandes surfaces n'étaient pas implantées. (Je ne vois pas Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute ou Françoise Sagan faisant des courses dans un supermarché, Georges Perec si, mais je me trompe peut-être<sup>44</sup>.)

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>41</sup> Elle s'interroge ainsi dans la file d'attente qui mène aux caisses : « pourquoi on ne se révolte pas ? » *Ibid.*, p. 67.

<sup>42</sup> E. Dorlin, *Sexe, genre et sexualités : introduction aux philosophies féministes*, op. cit., p. 12.

<sup>43</sup> Je fais bien évidemment référence ici à un des slogans emblématiques du féminisme des années 1960.

<sup>44</sup> A. Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, op. cit., p. 43.

Autrement dit, il s'agit pour l'auteurice de souligner ce que les conditions matérielles d'existence des écrivains et des écrivaines les empêchent de voir et de penser du réel, pour de tenter de remédier à ce défaut de représentation littéraire. Ce programme va de pair avec une démarche réflexive, qui l'amène à examiner son propre positionnement et à interroger ses choix d'écriture. Elle raconte ainsi sa défiance envers son désir de photographier un enfant noir jouant avec un carton dans les rayonnages, une image qu'elle associe au « pittoresque colonial<sup>45</sup> ». Elle revient également sur son choix de désigner comme tels les individus racisés (même si elle n'emploie pas ce terme), dans un paragraphe présenté entre crochets, où le métadiscours vient interrompre la notation et interroger le geste d'écriture autant que la réception future du texte.

[Dilemme. Vais-je ou non écrire « une femme noire », « une Africaine » – pas sûr qu'elle le soit – ou seulement « une femme » ? Je suis devant un choix qui, singulièrement aujourd'hui, engage la lecture qui sera faite de ce journal. Écrire « une femme », c'est gommer une caractéristique physique que je ne peux pas ne pas avoir vue immédiatement. C'est en somme « blanchir » implicitement cette femme puisque le lecteur blanc imaginera, par habitude, une femme blanche. C'est refuser quelque chose de son être et non des moindres, sa peau. Lui refuser textuellement la visibilité. Exactement l'inverse de ce que je veux faire, de ce qui est mon engagement d'écriture : donner ici aux gens, dans ce journal, la même présence et la même place qu'ils occupent dans la vie de l'hypermarché. Non pas faire un manifeste en faveur de la diversité ethnique, seulement donner à ceux qui hantent le même espace que moi l'existence et la visibilité auxquelles ils ont droit. Donc j'écrirai « une femme noire », « un homme asiatique », « des ados arabes », quand bon me semblera<sup>46</sup>.]

On peut penser qu'Annie Ernaux s'en sort ici facilement : la résolution du « dilemme initial » est présentée comme un simple choix personnel et littéraire (« quand bon me semblera ») plus que comme une décision véritablement politique. Elle mobilise principalement des arguments stéréotypés à l'encontre d'une certaine « bien-pensance », que ce soit quand elle se défend de produire un « manifeste en faveur de la diversité ethnique » ou quand elle congédie l'appellation « Africaine » comme possiblement fautive, sans interroger la désignation qui assimile une couleur de peau à une « origine » voire à une « identité » floue, définie d'abord négativement par opposition à la nation (Africaine vs/ Française). Pour autant, il s'agit bien, à travers la notion de « visibilité », de réarticuler le projet littéraire à un enjeu politique via la question de la représentation. Ernaux, même si elle le fait de façon allusive, rappelle qu'effacer la couleur de peau est avant tout une stratégie destinée à effacer le racisme, c'est-à-dire le fait que cette caractéristique reste déterminante dans la perception de certains individus par d'autres, qui y voient le signe d'une altérité fantasmée, rapportée au continent africain dans son ensemble. Dans la suite de son texte, elle mentionne ainsi à plusieurs reprises la couleur de peau des caissiers et vigiles<sup>47</sup>, sans que cette précision donne lieu à une réflexion sur l'attribution d'emplois peu rémunérés et peu valorisés à des personnes noires. Reste qu'elle s'interroge, et interroge indirectement le lecteur blanc sur sa tendance à « blanchir » toutes celles et ceux que le récit littéraire lui donne à voir. Le recours à des adjectifs qui désignent les individus croisés dans l'hypermarché comme « arabes », « noirs » ou « asiatiques » (jamais comme « blancs »),

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 21-22.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 65 et 69.

disent d'abord sa propre incapacité à se défaire d'un tel réflexe d'identification et de classification, tout en se conformant à l'habitude qui veut qu'on signale au dominant (blanc, ici) tout ce qui n'est pas identique à lui-même.

Il ne s'agit pas de prétendre que de telles questions trouvent une réponse satisfaisante au sein du texte littéraire. Mais on peut déjà saluer le fait qu'il leur ménage une place, inquiétant ainsi la production de la représentation. C'est également ce à quoi invitent les réflexions des sociologues, anthropologues et géographes qui réfléchissent à ce que les théories féministes font aux pratiques de terrain<sup>48</sup>. Isabelle Clair propose ainsi de penser la relation de pouvoir que suppose la position de sociologue, dans une réflexion qu'on pourrait transposer à la position d'artiste :

à la lumière de la théorie féministe, se pose avec acuité le fait que la ou le sociologue, quelles que soient ses caractéristiques sociales, et quelles que soient celles de « ses » enquêté-e-s, occupe une position de pouvoir à l'égard de ces dernier-e-s – il ou elle définit son objet de recherche, met en place des relations sociales dont lui ou elle seule connaît la finalité et qui servent d'abord ses propres intérêts (professionnels notamment), il ou elle tient la plume au moment de rendre publique la description de la vie d'autrui, et tout cela alors même qu'il ou elle travaille à mettre au jour des ordres hiérarchiques qu'il ou elle juge illégitimes. Il lui incombe dès lors une responsabilité, éthique et déontologique, indissociable du travail réflexif qui accompagne son entreprise de connaissance<sup>49</sup>.

Loin de relativiser la production de savoirs ou de promouvoir un pur subjectivisme, de telles réflexions invitent à prendre en compte la situation de l'observateur ou de l'observatrice, les inévitables déformations de perspective qui lui sont liées, ses intérêts et ses modalités d'interaction avec son « objet » d'étude, la nécessité de penser cet « objet » comme « sujet », dans le cadre d'une démarche qui se donne pour objectif l'objectivité « forte » promue par Harding. Bien que femme et issue d'un milieu modeste, Ernaux a conscience d'appartenir à une catégorie sociale privilégiée en tant que bourgeoise, blanche et écrivaine. C'est ce que souligne sa rencontre avec une lectrice qui la reconnaît, s'étonne de la voir dans l'hypermarché et lui rapporte avoir « horreur d'Auchan ». Elle la confronte à l'ambiguïté de sa position : cliente anonyme mais autrice célèbre (c'est la raison pour laquelle on lui a passé commande pour la collection « Raconter la vie »), irritée des préjugés des classes supérieures contre l'hypermarché et ses clients, qui sont pourtant ceux d'un monde littéraire et intellectuel auquel elle appartient de fait.

En conclusion, j'aimerais souligner quelques points qui me semblent justifier une approche des littératures documentaires en termes de savoirs situés. Le premier intérêt consiste à dénaturiser le regard des écrivaines et écrivains « de terrain » et à penser la dimension de pouvoir inhérente à toute démarche de savoir, fut-il qualifié de « littéraire » ou de « marginal ».

---

<sup>48</sup> Voir notamment Dorothy E. Smith, "Women's perspective as a radical critique of sociology", dans S. Harding (éd.), *Feminism and Methodology, Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press, 1987, p. 84-96 ; Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, 2016/3, p. 66-83 et Jo Sharp, "Geography and gender : feminist methodologies in collaboration and in the field", *Progress in Human Geography*, vol. 29, n° 3, 2005.

<sup>49</sup> I. Clair, « Faire du terrain en féministe », art. cit., p. 72.

Une telle approche fournit par ailleurs certains éléments d'une réflexion véritablement transdisciplinaire et critique, susceptible de s'appliquer aussi bien à des productions artistiques qu'aux savoirs disciplinaires qui mobilisent la notion de terrain. Elle pourrait ainsi nourrir et revivifier une critique littéraire de ces textes en dépassant la posture relativiste qui voudrait que les artistes, contrairement aux scientifiques, peuvent faire plus ou moins ce qu'ils ou elles veulent. Or, il me semble que c'est uniquement à ce prix (celui d'un examen de la position et des intérêts de *qui parle*) qu'on peut envisager intégrer les discours littéraires et artistiques à une réflexion épistémologique critique quant aux savoirs légitimes. Croire en la possibilité d'une critique par les productions artistiques et littéraires, c'est faire le pari qu'elles peuvent nous amener à réévaluer et à transformer certaines pratiques, et d'abord les nôtres. Peut-être conviendrait-il alors de commencer à interroger, depuis et avec elles, nos manières de faire, de transmettre et d'observer le fait littéraire, de questionner nos façons de penser la scientificité et notre participation aux logiques qui sous-tendent la production de connaissances, afin d'inventer des alternatives ou des échappées plus satisfaisantes et plus justes à l'ordre du discours contemporain.